

# Le Toit en Diagonale

Julien Ferté

<http://www.julienferte.com>



*Le Toit en Diagonale* par Julien Ferté  
est publié sous la licence  
Creative Commons  
Attribution Pas d'Utilisation Commerciale  
3.0 France  
BY-NC.





## Le Toit en Diagonale

Le toit de la maison était en diagonale. Le foyer était bancal. Le côté immense et le minuscule côté opposé penchaient le toit en diagonale. Le côté immense isolait son extrémité du toit, s'isolait et s'esseulait. Il ne portait qu'une infime partie du toit, se déchargeant du poids sur l'autre mur, servile et obéissant, et aimant la servilité. Le côté immense était la mère, le côté minuscule était le père, et, dessous, leur fils trinquait de plein fouet. Les parents et les amis des parents traitaient l'enfant en objet sexuel et la mère le manipulait afin de l'humilier et de ruiner le peu de bonheur qu'il avait, comme la fois où elle le mit nu devant les invités au barbecue fêtant leur récent emménagement et où l'un des invités le tripota. Le petit garçon alors bientôt âgé de quatre ans s'amusait dans le jardin à lancer en l'air le ballon, à le regarder tomber puis à courir le récupérer pour le lancer de nouveau. Il riait, plein de bonheur. La mère vit le bonheur du garçon et décida d'y mettre fin en profitant de son innocence, il ne savait pas ce qu'être nu signifiait pour un adulte, et de sa propension innée à spontanément faire plaisir à sa mère, à ses parents, les gens qui lui avaient donné la vie, les gens qui l'avaient procréé. Elle lui proposa de se mettre nu pour jouer au ballon. À l'idée de faire plaisir à sa mère, innocent, le petit garçon acquiesça vivement, souriant encore plus. Le père protesta mollement :

« On ne le met pas nu. Y a les invités qui vont arriver. »

Il aurait dû être plus ferme, mais entre sa femme et leur enfant, sa priorité était sa femme. Il y avait un désaccord entre les parents, le petit garçon hésitait. La mère insista :

« Mais ... s'il le veut ... Tu veux, hein ? »

Elle venait de déplacer en l'enfant l'initiative de la nudité. Le père abandonna, il ne restait plus que la mère, le petit garçon de nouveau acquiesça tout sourire. Le père eut un rictus et maugréa à l'intention de l'enfant. La mère le déshabilla et l'enfant reprit son jeu, nu.

Les invités arrivèrent et, au fur et à mesure qu'ils découvraient l'enfant jouant joyeusement nu, eurent des sourires pincés et des remarques acides, ou moqueuses. La mère justifiait en mentant :

« C'est lui qui a insisté. »

avec un sourire en direction du lanceur de ballon, elle dressait les invités contre le bambin et le faisait passer pour un exhibitionniste.

Le repas avait lieu et le garçon ne se lassait pas de jouer. Un des invités, un homme au gros ventre, lâcha une remarque libidineuse, se pencha et tripota le pénis de l'enfant.

Aussitôt l'enfant s'immobilisa et ne rit plus du tout. Les parents et les invités rirent aux éclats en voyant son air offusqué et se lancèrent des blagues. Vidé, l'enfant retourna dans sa chambre et s'habilla. Il n'était pas à sa place dans cette maison. Le barbecue avait lieu juste à côté de la fenêtre de sa chambre. Les invités continuaient à se lancer des blagues et à rire aux éclats. Ça lui broyait les oreilles. Ça le broyait. Il alla dans le sombre et frais couloir de la maison, fermant la porte de sa chambre derrière lui, mais leur vacarme moqueur retentissait encore. Alors il s'éloigna et s'enfonça dans l'obscurité, il arriva devant la porte du garage qui fermait l'extrémité du couloir et l'ouvrit. Les ténèbres étaient percées par les rais de lumière qui filtraient à grand peine à travers les trois épaisses vitres jaunes crasseuses en plastique serties dans la porte coulissante donnant sur la rue. S'entassaient des outils sales aux lames dangereuses, notamment une scie circulaire, et une table en bois. La cacophonie ne retentissait plus, mais rester dans le garage n'était pas rassurant, et dangereux, et pas amusant. Il referma la porte, retournant sous le déluge des humiliations, et alla dans le jardin, à l'opposé des gens qui le tripotaient joyeusement. Leur horrible comportement retentissait mais moins fortement. Et, petit à petit, ils changèrent de sujet.

L'enfant restait à longer le mur du fond, dans la partie sablonneuse, parmi d'autres outils rouillés à peine abrités par un auvent symbolique, pendant toute l'après-midi jusqu'à ce que, le soir tombé, il put retourner dans sa chambre. Mais les humiliations de la journée n'étaient pas terminées.

Les invités partirent et le père hurla depuis le portail :

« Viens dire au revoir aux invités. »

La mère hurla de même et ils réitérèrent leur ordre.

L'enfant lisait dans sa chambre. Il se demandait pourquoi ils l'embêtaient encore alors qu'ils avaient passé la journée à montrer qu'ils ne voulaient pas de lui. Il ignorait les hurlements répétés entrecoupés de questions comme « Mais où est-il ? », et « Qu'est-ce qu'il est en train de faire ? », et de réponses riantes. La porte d'entrée claqua et le menaçant compte à rebours des pas traînants des pantoufles du père retentit. L'enfant sortit aussitôt de sa chambre et alla à l'entrée dire au revoir aux invités, comme l'ordonnaient les parents.

Ils étaient tous là, en rang, goguenards, y compris le gros monsieur qui lui avait tripoté le sexe.

Celui-ci se pencha vers lui et lui dit :

« Aller, au revoir. »

en lui tendant la main.

Le garçon resta immobile et muet.

« Excuse-le, c'est la première fois pour lui. »

blagua le père auprès du gros monsieur, et tous rirent. Le père se pencha vers l'enfant :

« Aller, on dit au revoir !

– Au revoir. »

murmura l'enfant en se tortillant. Devoir obéir et être poli envers les gens qui le molestaient joyeusement ébréçait quelque chose en lui. La mère trouvait les moyens de le briser :

« Avec le sourire ! »

ordonna-t-elle souriante.

L'enfant obtempéra, il répéta la politesse avec le sourire.

« Et on serre la main. »

L'enfant serra la main qui l'avait tripoté. Le père, satisfait, égrena quelques boutades qui eurent leur succès. Puis les discussions reprirent. L'enfant regarda les adultes, vérifia que personne ne faisait attention à lui puis retourna discrètement lire dans sa chambre. Il était brisé de l'intérieur. Avoir dû sourire avait parachevé la destruction.

Le soir était bien entamé, les parents regardaient la télévision assis dans le canapé du salon, leurs visages sérieux et sombres aux regards fixés sur les images blafardes stroboscopiques qui défilaient. Il laissa la porte de sa chambre ouverte, se déshabilla, ne gardant que son blouson, et s'allongea sur le lit, attendant que ses parents vinsent reconstituer son corps, et l'image qu'il en avait en en prenant possession.

Rien ne vint. Personne ne vint. Il faisait de plus en plus froid et, petit à petit, il réalisait l'absurdité de la situation. Il se rhabilla, ferma la porte de sa chambre et s'endormit, honteux d'avoir cédé, en décidant de ne plus jamais laisser qui que ce fût le traiter en objet sexuel, de se protéger de ses parents et de leurs amis. Il était aussi intrigué, pourquoi les parents traitaient ainsi la chair de leur chair ? Il vivait aussi sous leur toit, il souhaitait que ça se passât bien, alors il décida aussi de discuter avec eux, pour qu'ils puissent vivre ensemble, tous les trois dans un foyer harmonieux.

Le père se cachait derrière l'argent. Le père remplaçait les relations père-fils par l'argent. La chambre de l'enfant était inondée de jouets et de nounours, pleine de cassettes audio, il avait son propre lecteur-jouet ainsi, les parents pouvaient le laisser dans son coin sans qu'il vînt les déranger, parce qu'il eût manqué d'occupations. L'enfant avait des jouets dont il ne



savait plus quoi faire, il y avait des jouets avec lesquels il s'amusait, il y avait des jouets qui l'amusaient moins. Il tentait parfois, puis retournait aux jouets qu'il aimait bien. Il y avait deux coffrets rouges de cassettes audio de contes, avec des grands livres illustrés racontant les histoires contées. Il y avait des cassettes d'anglais, dont une avec un passage répétant «Peanuts and coconuts. Coconuts and peanuts.» en rythme pendant plusieurs minutes. Une cassette audio racontait le combat des Bisounours contre le méchant bonhomme bleu. Lorsqu'il l'écoutait, il se terrait sous le drap, le méchant bonhomme bleu lui faisait peur. Au lieu que les parents lui racontassent les contes de fée, les histoires, le père achetait des cassettes audio et la mère les mettait à lire, laissant seul le petit bonhomme. Mais l'enfant voulait ses parents, rire avec eux.

La mère se cachait elle aussi, non pas derrière l'argent, mais derrière autre chose, dans la solitude, dans la haine de l'homme. La mère se cachait derrière sa propre mère et haïssait les hommes. La mère faisait valoir la supériorité absolue, l'omnisupériorité, la supériorité de la femme sur l'homme. En particulier sur le petit garçon. Lorsque le petit garçon la touchait, ne fût-ce que l'effleurer, le déluge de coups s'abattait sur lui. Le petit garçon jouait seul dans la chambre, là où l'avaient relégué ses parents et c'était ennuyeux. Il y avait plein de jouets, suffisamment pour que plusieurs autres personnes jouassent aussi. Un bruit vint de la cuisine, il s'immobilisa et écouta. Le bruit se fit de nouveau entendre, c'était le son d'une page de magazine que l'on tournait, sa mère était dans la cuisine. Le petit garçon pensa que sa mère était triste, et que jouer pallierait à sa tristesse. Il se leva, sortit de sa chambre et alla dans la cuisine où sa mère, effectivement, lisait un magazine. En fait, elle le voyait sans le regarder, tournant les pages de façon mécanique, son visage était très renfrogné.

Timidement, prudemment, l'enfant s'approcha et demandait

« Est-ce que tu veux jouer avec moi ? »

La mère fronça les sourcils, elle l'avait entendu, elle n'aimait pas l'entendre et elle faisait puérilement semblant de ne pas l'avoir entendu. Elle tourna une autre page. L'enfant renouvela sa question, la même réaction puérile de la part de la mère. Du point de vue de la mère, les questions de l'enfant parasitaient son occupation. L'enfant pensa que s'il s'intéressait à son activité, que s'il lisait le magazine avec elle, que s'ils en partageaient la lecture, ça la rendrait moins triste, et ils pourraient aussi jouer ensemble.

« Qu'est-ce que tu lis ? »

demanda l'enfant en grim pant sur les genoux de sa mère.

La mère aggravait à dessein la situation pour mieux s'autojustifier de ses actions. Dès qu'il la toucha, sa mère se leva, le saisit par le bras et le traîna dans le couloir. L'enfant, terrorisé, s'excusait :

« Pardon maman. Excuse-moi, je ne savais pas que tu ne voulais pas jouer avec moi ! »

Il répétait ces paroles et des variations, mais la mère se fichait des paroles. Les paroles n'y faisaient rien, la mère était ailleurs. La mère faisait tout passer dans la violence. Depuis le début, la mère voulait que ça se passât dans la violence, et le contact de l'enfant avec elle était le prétexte qu'elle avait attendu. Le petit garçon avait compris qu'il fallait ne pas effleurer sa mère, c'était plus que suffisant, c'était déjà trop. Quelques secondes de discussion eurent suffi. Mais non, la mère ne discutait pas avec l'enfant. Le père non plus, d'ailleurs. Une fois arrivés à la chambre, elle en ouvrit brutalement la porte, jeta son fils au milieu des jouets, le frappa et hurla

« Tiens ! Tu voulais jouer ! Alors tu joues ! »

Le petit garçon pleurait toutes les larmes de son corps et

s'assit au milieu des jouets et des nounours. La mère partit en claquant la porte à en briser la poignée, une violence supplémentaire envers le petit garçon trempé de larmes qu'elle laissait à son sort.

Quelques minutes plus tard, pleurant toujours autant, il saisit une voiture miniature et un autre jouet posés sur la carte en plastique de portion de ville, et quelque chose se brisa en lui. C'était pour partager ses jouets qu'il avait parlé avec sa mère, c'était pour partager un moment avec sa mère qu'il avait tenté de monter sur ses genoux. Et elle l'avait battu et jeté dans sa chambre en claquant la porte au passage. Jouer n'était plus drôle. Jouer ne rapprocherait pas ses parents. Jouer ne rendrait pas ses parents heureux et n'apporterait pas l'harmonie dans la maison. Il laissa tomber les jouets et pleura encore plus fort.

Plus de trois heures plus tard, l'après-midi se muait en soirée et l'enfant pleurait tout autant. La mère avait passé tout ce temps dans la cuisine à savourer les pleurs de l'enfant. Le père rentrait du travail, son entrée précédée par le bruit de la porte d'entrée qui s'ouvrait et par le son de ses pas traînants. La mère ne voulait pas être prise la main dans le sac pour avoir battu leur fils.

Aussitôt la mère apparut. L'enfant pleurait encore, sa mère était là, il en profita pour lui demander, d'une voix hachée, entrecoupée de sanglots et de hoquets, pourquoi elle avait fait ça. Mais la mère continua à l'ignorer. Elle lui dit, subitement douce, grimaçant un sourire, tiède

« Là, là. Arrête de pleurer, hein ? »

ne saisissant un mouchoir sale et en l'écrasant sur les joues humides. Ça faisait mal. Ça écartelait les commissures des yeux et forçait ses joues vers le bas. Les pas du père approchaient.

« Tiens. Tu aimes les livres. En voilà un. »

L'enfant comprit que jamais sa mère ne l'écouterait, ni son

père, qui la suivait où qu'elle allât. Il se renfrogna et cessa de pleurer, il garda tout ça pour lui. Sa mère saisit le livre que l'enfant lisait et l'ouvrit au hasard sur les genoux de l'enfant qui renifla. Une lueur meurtrière brilla dans les yeux de la mère, l'enfant se retint de renifler. Elle écrasa le mouchoir dégueulasse entre le nez et la bouche de l'enfant, mettant de la morve dans la bouche et étirant la lèvre du bas, tirant douloureusement sur le petit lien de chair avec la gencive, remontant pour donner un grand coup dans le nez, au point qu'il dut pencher la tête en arrière, et chancela ; elle exhibait le même sourire carnassier. Le père arrivait, la mère agissait de plus en plus rapidement, paniquait et se levait.

« Ce n'est pas la bonne page. »

dit l'enfant. La mère s'abaissa immédiatement et ouvrit le livre à une autre page aléatoire, alors que depuis le début le marque-page dépassait.

« Là.

– Qu'est-ce qui s' passe ? »

grommela le père en arrivant dans l'encadrement de la porte.

« Rien, rien. »

répondit la mère en se levant, souriante, douceureuse.

L'enfant ouvrit le livre à la bonne page, le mit dans le bon sens et renifla bruyamment. Le père regardait l'enfant, la mère se retourna dans un sursaut puis revint à son mari qu'elle câlina :

« Rien. Aller, viens. »

et le pressa loin de la chambre. Le père se laissa faire et la mère ferma la porte sans un bruit.

L'amour inné de l'enfant envers les parents était pris pour une blague. Pendant les grandes vacances, la famille fit un séjour d'une semaine sur la côte océanique. Ils marchaient sur

la plage, main dans la main, les parents de chaque côté de leur fils, et ils faisaient la balançoire : le père et la mère balançaient l'enfant d'avant en arrière, comme sur une balançoire. L'enfant passait un excellent moment : il pouvait compter sur les parents, ils le portaient. Ça lui avait manqué de se sentir en sécurité. Puis le père cessa.

« Aller, on fait la balançoire !

– Non, je suis trop vieux pour ça. »

dit le père.

« Aller ! »

insista l'enfant tout en se lançant en avant et en se laissant porter par les parents, il avait un grand besoin de se sentir en sécurité avec ses parents, surtout après ce qui s'était passé.

« Non... Je suis fatigué... »

dit le père. La mère promit, lasse,

« On fera ça une autre fois. »

C'était faux, l'enfant le savait, il n'y aurait pas d'autre fois.

« Pourquoi vous n'acceptez pas mon amour pour vous ? »

demanda le garçon.

Un type sur la plage entendit la question et explosa de rire en partageant la blague avec ses amis. Si une telle chose ne le regardant pas du tout lui était si risible, pourquoi s'en occupait-il autant ? Le type et ses amis avaient des gros problèmes avec eux-mêmes. Et l'enfant y était indifférent. À la question le père fit une grimace, la mère sourit en coin, saturée de condescendance, elle savait sur le sujet des choses que l'enfant ne savait pas.

Le garçon était gêné d'avoir abordé le sujet et d'avoir reçu ces réactions.

L'enfant était gaucher et la mère le forçait à être droitier. Elle le frappait lorsqu'il écrivait de la main gauche. Afin de mieux faire plier l'enfant, au cas où elle aurait besoin d'aide, la

mère avait fait venir de la capitale sa nièce qui séjournait officiellement pour des vacances. Les grandes vacances entre la Grande Section et le CP avaient nettoyé le ciel de tout nuage et le soleil magnifique réchauffait le jardin. La mère savait que l'enfant aimait les livres, qu'en CP il apprendrait à écrire, elle voulait garder le contrôle sur le petit garçon, alors elle se mit en tête de lui « enseigner » l'écriture. Assis tout les deux dans le jardin, un livre d'écriture ouvert à même l'herbe, la mère commença ce qui n'était pas un cours car le livre contenait tout le nécessaire. Les leçons consistaient à reproduire des formes et l'enfant savait qu'il s'entraînerait jusqu'à écrire au mieux, approchant les formes au mieux.

« Tu apprends à écrire. »

édicte sèchement la mère.

L'enfant fut surpris par la sécheresse de la mère, comme si elle n'avait pas envie d'être là. Il marqua un temps d'arrêt, elle était de très mauvaise humeur, mieux valait attendre ses directives pour ne pas la provoquer. Il la regarda précautionneusement, levant avec une grande prudence les yeux vers elle. Exaspérée, soupirant, elle ordonna

« Tu commences par le premier exercice. »

Et l'enfant s'absorba dans le cahier d'exercices d'écriture. Le premier exercice consistait à faire des bâtons verticaux. Le petit garçon saisit tout naturellement le stylo de la main gauche et posa le premier bâton sur la première ligne. Sa mère le frappa sur la main, faisant dériver le trait.

« De la main droite ! »

S'il n'en eût tenu qu'à lui, il eût appris à écrire seul avec le livre et s'en fût très bien sorti. Il fronça les sourcils, les livres, c'était son seul royaume, il n'allait pas la laisser le lui prendre, encore moins lui dicter la façon d'écrire. Les parents ne lui laissaient aucune place sous le toit en diagonale, ils n'allaient pas envahir son seul moyen d'expression, d'existence. La mère

prétendait lui enseigner à écrire mais, depuis le début, elle n'était là que pour l'obliger à être droitier. Il écrivit le second bâton avec la main gauche. Elle râla et le frappa de nouveau :

« De la main droite ! »

invectiva-t-elle. Le petit garçon tint tête et écrivit le troisième bâton de la main gauche. Elle le frappa sur le corps, lui arracha le stylo des mains, ouvrit avec ses ongles la main droite de l'enfant, manquant de peu de lui trancher la veine du poignet, força le stylo-plume dedans et lui broya la main autour.

« Tu écris de la main droite ! »

cria-t-elle.

Elle flanchait. Le garçon gagnait. Fort de sa victoire imminente, l'enfant passa le stylo-plume dans l'autre main et écrivit le quatrième bâton de sa main normale.

La mère souffla et passa la charge à la cousine du garçon qui, âgée de quelques années de plus que lui, savait déjà écrire.

« Et tu le frappes tant qu'il n'écrit pas de la main droite. »

édicte la mère à l'intention de sa nièce qui s'asseyait à la place de la mère. L'enfant pensait qu'elle n'allait pas être aussi odieuse que la mère, il ignora sa cousine et écrivit le cinquième bâton de la main gauche, il commença le sixième lorsque sa cousine le frappa sur la main qui écrivait. Il la regarda. Elle le regardait de haut, formant un sourire. La cruauté n'avait donc pas de limites, les parents n'étaient pas les seuls à se comporter odieusement à son sujet. Vidé, il abandonna, et écrivit de la main droite. Les premiers bâtons, tremblotants, avaient été sur le point de devenir propres, droits et assurés. Ils étaient remplacés par des bâtons de travers, et une ligne ne suffit pas à les rectifier.

Voyant que le garçon écrivait de la main droite, la mère revint et examina la ligne de bâtons. Elle s'acharna sur lui.

« Putain mais t'es nul ! Si dans le cahier il y a une ligne

c'est parce que ça suffit pour apprendre à faire ces bâtons de merde ! Et t'es même pas fichu de les faire correctement ! Regarde-moi ça ! C'est tout dégueulasse ! C'est du gâchis ! On t'achète des cahiers d'écriture et tu fous tout en l'air ! Tu me refais ça et que ça saute ! »

Elle lui jeta le livre au visage.

L'enfant prit encore sur lui et se força à apprendre rapidement à écrire de la main droite afin d'éviter de recevoir un autre accès de violence. Il réussit cet exploit en quelques semaines.

Les parents censuraient l'enfant. Écrire apportait de la joie à l'enfant, et la mère n'aimait pas le voir heureux alors elle allait à la source du bonheur et le détruisait, elle détruisait les récits de l'enfant. Durant la trop courte accalmie, l'enfant avait néanmoins découvert le sens de sa vie : transformer ses rêves en romans. Les parents pouvaient couper court à l'instant de plénitude, il avait l'essentiel et reprendrait quand il serait de nouveau seul à la maison. Les portes claquèrent, la course terminée, les parents rentraient et feraient sous peu du bazar au même étage que sa chambre. Adieu tranquillité. Autant aller lire dans la salle de jeu. Il sortit de sa chambre, ferma la porte, et sursauta lorsqu'il s'aperçut que les parents l'entouraient, leur fille dans un berceau à la main. Il eut peur que son sursaut provoquât la suspicion de la mère et provoquât une chasse aux sorcières, mais ce fut son air décontracté, assuré, insouciant, normal, heureux, satisfait que la mère haït.

« Ça va ? »

demanda la mère d'un ton inquiet, le visage très sombre, déformé d'une grimace.

« Oui. »

ne put s'empêcher de sourire le garçon. Sa mère devint aussi grave qu'une tombe, pire que sombre, elle absorbait la



lumière autour d'elle, sertie au milieu de sa toile de ténèbres envahissante. Face à cette réaction peu amène, immédiatement et silencieusement l'enfant passa la porte, descendit les escaliers, traversa l'entrée du rez-de-chaussée puis ferma derrière lui la porte de la salle de jeu. Il y faisait bon. Le tapis, les armoires remplies de livres et de bandes-dessinées, le fauteuil et l'arrangement laissant un grand espace au milieu créaient une atmosphère chaleureuse, confortable et accueillante. Ayant oublié ses parents, il s'installa dans le siège, saisit un Lucky Luke et lut.

Quelques bandes-dessinées plus tard, le garçon était fatigué et monta se coucher. Les parents ne l'avaient pas appelé pour le dîner, par coïncidence, il n'avait pas vraiment faim, et tant mieux, il avait pu lire sans interruption. Montant tranquillement les escaliers, il ne restait que quelques marches lorsque la voix barbelée du père l'agressa depuis la cuisine.

« Hé ! Viens un peu par ici, on a que'qu'chose à t'dire ! »

L'enfant s'arrêta. Il se demanda quelle nouvelle torture ils avaient inventée à son sujet. Il fit le bilan de la journée : la mère ne l'avait pas attaqué, le père non plus, il n'avait montré aucune initiative, les parents le croyaient toujours docile et obéissant sans espoir de partir du foyer bancal, il n'avait rien fait de « mal », avec la définition de « mal » propre aux parents, il leur avait obéi toute la journée sans hésitation. Ce devait être encore un de leurs détails bénins qu'ils montaient en tragédie existentielle. Le pauvre petit bonhomme était loin, aux antipodes de la fin des mauvaises surprises. Il souffla, se préparant à essayer une de leurs tempêtes coutumières initiées par la mère pour passer sa mauvaise humeur sur l'enfant, son exutoire, son souffre-douleur. Il gravit très lentement les dernières marches, il n'en avait pas envie, il était déjà parti une fois, les parents l'avaient séquestré. Il ouvrit la porte du haut des escaliers, tout était éteint à part la cuisine d'où la mère le

regardait comme l'on regardait un être à qui l'on avait pardonné un crime mais qui avait récidivé. Elle vit qu'il la vit et passa aussitôt derrière le mur en chuchotant à son serviteur-mari :

« C'est bon, il arrive. »

La situation était plus grave qu'il ne le pensait, il continua néanmoins sur sa trajectoire et arriva à la cuisine. Les parents ne disaient rien, ils le regardaient, mettant l'enfant très mal à l'aise, qui les ignora et regarda ailleurs. De la table plus grande que lui dépassaient des feuilles. Intrigué, il les saisit et les lut. C'était ses deux écrits ! Aussitôt la mère démarra le procès dont elle était toutes les parties et les récits les pièces à conviction. Elle saisit les fruits des efforts de l'enfant qui les lâcha afin qu'ils ne fussent déchirés, elle les agita sous le nez de l'enfant en s'écriant

« C'est quoi ça, hein ? Tu peux me l'dire ? C'est quoi ça ? »

L'enfant faisait attention à la moindre occasion de saisir ses récits. La mère le voyait et jouait là dessus. Elle les mit hors de portée, sur la table et implora son serviteur :

« Dis chouchou, aide-moi, fais quelque chose ! »

Le père râla

« Tu écoutes ce qu'on t'dit ! »

L'enfant les ignorait, tout ce qui lui importait était de récupérer ses récits et qu'on le laissât écrire et vivre en paix, comme ça il aurait des copines et profiterait de la vie. Mais la mère laissait les récits hors de portée de l'enfant. Elle répliqua vertement.

« Alors ! On en fait quoi, hein ? Dis, hein ? »

le houspilla-t-elle. Le père restait assis sur le radiateur, le regard vide, la bouche béante, présent au cas où l'enfant s'en prît à la mère. Elle agita le premier récit devant le visage de l'enfant :

« On le jette à la poubelle ? Hein ? C'est ça ? »

Non, bien sûr que non. Mais répondre « non » eût abattu bien pire sur lui. Alors il acquiesça. Se disant que, de toute façon, il avait retenu le contenu du récit et que dès qu'il serait hors de portée des parents, il réécrirait tout ça. Elle retourna le couteau dans la plaie :

« C'est ça ? On le jette à la poubelle ? »

Il acquiesça et dit « oui » afin d'abrégé la torture. Elle déchira le récit en dérapant, l'utilisation des personnages de papier en guise d'exutoire lui brûlait les mains. Puis elle saisit le récit du toit en diagonale et effectua le même manège. Elle l'agita sous le nez de son auteur en s'écriant

« Et ça, on le jette à la poubelle ? »

Non, évidemment que non. Mais répondre « non » eût abattu bien pire sur lui. Il jeta un dernier regard à son récit, à son rêve devenant roman, à son rêve qu'il avait interprété et qu'il allait développer avec ce qui se passait sous le toit en diagonale, et en grava le contenu dans sa mémoire. Pareillement, dès qu'il serait hors de portée des parents, il en reprendrait la rédaction. Elle coupa court à la mémorisation, l'enfant avait retenu l'essentiel, elle ôta le récit de la vue de l'enfant et réitéra sa fausse question :

« On le jette à la poubelle ? »

Pareillement, afin d'abrégé le supplice, l'enfant répondit « oui ». La mère déchira le récit de façon maladroite, la source de bonheur de l'enfant lui brûlait les mains, et jeta les efforts de l'enfant parmi les pelures de pommes de terre, les coquilles d'œufs et les poussières du ménage.

Le père fit semblant de calmer sa femme,

« C'est bon, c'est bon, il a compris... »

puis, à l'enfant :

« Va dans ta chambre, on te dira quand manger. »

L'enfant jeta un dernier regard à la poubelle puis partit dans sa chambre où il ne sut quoi faire. Il s'allongea sur le lit, les

lumières éteintes et ne pensa à rien.

La mère violait le petit garçon. Au moment des faits l'enfant ne savait pas que ça s'appelait ainsi, il ne le découvrit que quelques années plus tard, et d'une cruelle façon. Allongé dans son lit, l'enfant mit le marque-page dans son livre qu'il ferma et posa sur la table de chevet. Il éteignit la lampe et s'endormit.

Un peu plus tard, il sentit que l'on soulevait sa couette, découvrant le bas jusqu'à sa taille, ça le réveilla. Dans la brume du réveil soudain, il sentit que la personne baissait le pantalon de son pyjama. Ses hanches furent tournées pour mettre son sexe en l'air puis la bouche de la personne le lécha pour le dresser. Qui s'en prenait encore à lui ? Il n'osa pas regarder. Puis son pénis fut placé dans une cavité humide qui faisait des allers-retours autour et une lourde masse écrasait ses hanches. C'en était trop. Il alluma la lumière et regarda, sa mère était assise sur lui, ses seins arides et plats, absents, son énorme touffe de poils surmontant le vagin qui avait englouti le pénis. Dès qu'elle vit qu'il le vit, elle partit. L'enfant remonta son pantalon, remit la couette sur lui, éteignit la lumière et s'endormit d'un sommeil encore pire. Il retenait tout ce qui se passait sous le toit en diagonale pour tout écrire dès que l'occasion se présenterait.

La mère s'en prenait à qui était du côté de l'enfant dans la guerre qu'elle lui faisait. Celui-ci avait huit ans, il était en CM1 et la mère, prétendant

« Parce que tu n'as pas de copain. »

lui fit consulter une psychanalyste pour enfant. La mère avait ajouté une dimension sexuelle au mot « copain », et l'enfant ne le comprit que bien plus tard.

La première séance commença.

« Est-ce que tu sais pourquoi tu es là ? »

demanda la psy.

« Parce que je n'ai pas de copain. »

répéta l'enfant, extrêmement las. La mère s'était mise d'accord avec la psy, la psy savait pourquoi l'enfant était là. Donc, avec sa question, la psy renfonçait le clou de la supériorité hégémonique maternelle. S'il y avait eu un doute, la psy eût dû le lui dire, au lieu de le manipuler afin de lui faire dire ce qui lui passait par la tête. Une seule phrase et la psy emmerdait déjà profondément l'enfant et jouait avec ce qui était important, comme le dialogue.

La psy répliqua

« On ne consulte pas un psy parce qu'on n'a pas de copains. »

Ça y était, la psy s'amusait aux dépens de l'enfant. La psy ne voulait pas entendre la réponse de l'enfant à la question qu'elle avait posée. L'enfant abandonna et pensa à autre chose. Mais la psy ne le laissa pas tranquille. Elle fouillait dans ce qui ne la regardait pas, affirmait, méprisait la vie privée de l'enfant, le mettait en colère puis, après avoir mis le bazar, se retirait et posait une question polie et respectueuse. C'était infect. La mère avait en réalité dit à la psy que l'enfant était violent, frappait les filles et ses sœurs, avait tenté de la tuer, gardant évidemment sous silence le fait qu'elle était la source de toute cette violence ainsi que l'enfant prenait tout sur lui. Et la psy se flattait dans son rôle de rédemptrice. La psy confrontait l'enfant violent décrit par la mère, quitte à créer l'enfant tel que décrit par la mère.

La séance se termina et la psy fit entrer la mère. L'enfant se fichait éperdument de ce qu'elles se racontaient, entendre fût-ce une seule de leurs paroles eut renié tout ce à quoi il tenait. Il chercha à s'occuper. Il n'y avait dans la salle de consultation que des livres en carton illustrés pour enfant en bas âge et des

Duplo. Entre entendre les deux commères qui le présupposaient violent et meurtrier, lire les livres qui lui parlaient des animaux de la ferme et les Duplo, il préféra les Duplo. Il n'y jouait que depuis quelques secondes lorsque la psy intervint :

« C'est des jouets pour enfant. Tu n'es plus un enfant. Pourquoi tu y joues ? »

Surpris, l'enfant ne répondit pas. La mère embraya en assénant, triomphante :

« Tu vois ! T'es qu'un enfant ! Tu n'es qu'un enfant ! »

La psy intervint de nouveau et fit attendre l'enfant dans le couloir. Il s'assit sur le banc et s'ennuyait ferme, se demandant quand le manège sordide se terminerait. La mère sortit, un air légèrement bizarre sur le visage et emmena l'enfant à la maison.

La semaine suivante eut lieu la seconde séance. Cette fois-ci la psy ne confronta pas l'enfant, quelle mansuétude ! Au lieu de ça, elle lui demanda gentiment :

« Est-ce que ça se passe bien à la maison ? »

C'était ce par quoi elle eût dû commencer. La mère avait présenté un enfant violent à tendance meurtrière. La psy n'était pas capable de distinguer une salope manipulatrice lorsqu'elle en rencontrait une, quelle perspicacité ! La psy avait attendu que la mère se trahît, ce qui eût pu ne jamais arriver.

Petit à petit la psy découvrait ce qui se passait à la maison, jusqu'au viol que la mère perpétra sur l'enfant. Il ne savait pas encore que ça s'appelait ainsi, « viol ». La psy lui dit :

« Ta mère va te raccompagner à la maison et, sur le trajet, tu lui dis que tu pars puis tu vas préparer tes affaires. Les services sociaux viendront te chercher, tu iras dans une famille d'accueil, chez des gens très bien. »

La séance se termina et l'enfant sortit du cabinet de consultation. La psy n'eut aucun mot, ni aucun regard envers la

mère, elle fit comme si la mère n'existait pas, ce qui restait la meilleure réaction face à elle. La mère regarda son fils puis la psy, puis son fils, la porte se ferma et la mère emmena l'enfant dans la voiture. La psy qui l'ignorait, le calme et la sérénité de l'enfant lui mirent la puce à l'oreille.

« Non, tu montes là. »

ordonna la mère en faisant monter pour la première fois le petit garçon à la droite du conducteur. Cela le surprit, il ne savait pas ce qui lui valait cet honneur. Parce qu'il s'était affirmé durant la séance ? Mais, la place à la droite du conducteur s'appelait la place du mort, et cela signifiait beaucoup pour la mère.

Durant le trajet la mère cuisina l'enfant au sujet de la séance, elle voulait savoir ce que l'enfant et la psy s'étaient dit. Lorsque l'enfant répondait, c'était des paroles évasives. Elle le surveillait de près. Une fois arrivé sur le plateau, la route longeait la haie de pruniers. L'enfant fut sur le point de lui dire qu'il partait mais il comprit à temps le manège de la mère : depuis le début elle n'attendait qu'une occasion pour foncer dans un mur ou un arbre et tuer l'enfant dans un accident simulé, et c'était uniquement pour mieux le tuer qu'elle l'avait fait monter à la place à droite du conducteur. Il garda l'information pour lui et resta sain et sauf. Une fois arrivé à destination, il se précipita dans sa chambre et remplit un sac de vêtements. À l'étage du dessous le téléphone sonna. Il courut pour répondre mais, pour la première fois, la mère décrocha en quelques secondes, elle avait attendu expressément.

« Oui, allô ? »

Des paroles sourdes à l'autre bout du fil.

« Quoi ?! Vous ne me prenez pas mon fils, vous m'entendez ! Vous ne me prenez pas mon fils ! Je vais vous foutre en prison vous allez voir et vous serez interdite de pratiquer ! »

C'était la psy. La mère raccrocha furieusement. L'enfant retourna dans sa chambre, regarda son sac et n'abandonna pas, il descendit et attendit près du téléphone afin de répondre le premier et d'enfin partir du toit en diagonale, d'écrire son roman et de vivre sa vie. Sa mère attendait derrière la porte de la cuisine pour lui dérober la victoire. Le téléphone sonna de nouveau. L'enfant tendit le bras pour décrocher mais la mère fut plus rapide.

« Allô ? »

demanda-t-elle d'un ton mielleux.

« C'est la police. On a été contacté pour une histoire de viol. »

Des tréfonds de leur intelligence, les flics dévoilaient tout à la criminelle alors que l'enfant était encore à sa portée. Quelle bande d'abrutis dégénérés finis !

« Quoi ?! »

hurla la mère hystérique comme jamais. Elle était sur le point de craquer, de perdre complètement les pédales.

« C'est ce que la psy nous a dit, il y a eu un viol et il faut mettre l'enfant en famille d'accueil. »

détailla lentement le décérébré. La mère répliqua en hurlant de toutes ses forces, c'était sa seule occasion d'échapper à la Justice :

« Non ! C'est faux ! C'est elle ! C'est la psy ! C'est elle qui a violé mon fils ! Et maintenant elle veut me l'enlever !

– Est-ce que votre fils est là ? »

demanda Sherlock Holmes. Après quelques échanges, la mère passa le combiné à l'enfant et l'agent reprit

« Est-ce que c'est vrai que la psy t'a violé ?

– Mmmh. »

émit-il, un son qui signifiait tout autant oui que non. La mère se tenait juste derrière lui, prête à tout instant à sauter sur lui. Le policier répéta sa question, la mère ne perdait pas une



miette. L'enfant leva les yeux vers elle, elle le fixait de son regard fou débordant de violence. La connerie monumentale des flics avait transformé la voie vers la liberté en une impasse.

« Oui c'est elle.

– Et qu'est-ce qu'elle t'a fait ? »

Le garçon abrégé le supplice. Il mentionna deux détails les plus gras de lorsque sa mère le viola, ce qui convainquit le poulet.

« OK, est-ce que ta mère est là ? »

Évidemment, sac de merde. La mère reprit le combiné. Il y aurait un procès. La discussion se termina. Rassérénée, sans un regard pour l'être qu'elle condamnait, elle retourna à la cuisine. Seul, désesparé après ce qui venait de se passer, l'enfant regardait le téléphone. Il n'y avait plus d'espoir, il retourna dans sa chambre, et défit son sac, la mort dans l'âme.

La mère tournait la Justice contre qui essayait de mettre l'enfant hors de sa portée. La veille du procès la mère s'entendit avec la juge d'instruction pour faire condamner la psy. Elle arriva dans le bureau, le petit garçon à la main, et elle s'écria :

« Je veux que vous foutiez cette salope de psy derrière les barreaux pour toujours. Elle a osé s'en prendre à mon fils ! »

et bla bla bla. Oui la psy avait osé essayé de mettre l'enfant hors de portée de la salope qui le battait, le torturait et le violait, la psy avait osé tenter de mettre l'enfant dans une famille d'accueil. La juge ne disait rien. Elle avait déjà décidé de l'issue du procès, avant que la mère ne vînt. Elles deux s'entendaient bien.

Puis le procès eut lieu. Une ribambelle d'avocats entourait la psy, une autre entourait la mère qui tenait prisonnière la main de l'enfant. Les avocats de la psy ne contredirent même pas l'affirmation de la mère, et ces ordures étaient grassement

rémunérées :

« Mais tu admettras qu'elle t'a quand même donné du plaisir ? »

Absolument infect. La situation était déjà horrible, ils venaient d'en mettre joyeusement une couche supplémentaire. L'enfant ne répondit rien. Les avocats se lancèrent des conneries importantes puis la juge coupa court, elle demanda à l'enfant de désigner la personne qui l'avait violé. Aussitôt l'enfant put ôter la main de l'emprise de sa mère, et désigna la mère. Mais la juge prit un air profondément affligé, comme si l'enfant avait commis une erreur. La mère murmurait véhémentement

« Pas moi, c'est elle. C'est elle qui t'a violé. »

La juge ne tenait toujours pas compte de l'avis de l'enfant. Il baissa petit à petit le bras. La juge réitéra sa question et l'enfant fut forcé de désigner la psy. Aussitôt la juge condamna la psy à

« Vingt-deux années de réclusion »

Les gougnaflers flicaillesques saisirent la psy et la mère triompha bruyamment. La psy résista à la police pour jeter un dernier regard à l'enfant, comme si ç'avait été de sa faute alors qu'elle avait bien vu les efforts qu'il avait fournis. La juge se reprit, claqua du marteau pour attirer l'attention :

« Non, à vingt-quatre ans. »

et le procès était terminé après cinq minutes. La juge avait mené le procès par dessus la jambe. La juge avait décidé de l'issue du procès avant même d'avoir vu et entendu l'enfant. En fait, la juge n'avait pas voulu entendre parler de ce procès. La juge avait purement et simplement refusé de faire son travail. La juge avait renié les Droits de l'Homme et les Droits de l'Enfant au petit garçon, et, par conséquent, à qui était de son côté, comme la psy. L'enfant se demandait pourquoi. La réponse vint pendant que la psy était emmenée en prison par la

police pour l'un des nombreux crimes commis par la mère. La juge pourfendeuse des Droits de l'Homme et des Droits de l'Enfant ouvrit le procès suivant qui concernait des insultes racistes, d'un Blanc envers un Africain (ce qui incluait les Nord-Africains). C'était pour ça que la juge avait renié les Droits de l'Homme et les Droits de l'Enfant, pour des futiles paroles en l'air, des paroles par ailleurs plus insultantes pour l'émetteur que pour la cible. Pour l'administration la susceptibilité des Noirs et des Arabes, être au moindre des petits soins avec eux était prioritaire sur mettre l'enfant hors de portée de sa mère qui le censurait, le battait, le torturait, le violait, et des amis du père qui le tripotaient, sur traiter l'enfant en être humain. L'administration mettait les Noirs et les Arabes au-dessus des petits garçons blancs. L'administration était raciste envers les Blancs, misandre et infériorisait les enfants. Ceux qui allaient dans le sens de l'administration et ceux qui en profitaient étaient tout aussi coupables. L'administration et conjoints montraient du doigt les dictateurs passés, présents et futurs mais ne valait pas mieux avec leurs doctrines. Les gens du public, assis, dévisageaient l'enfant, ils regorgeaient de remarques désagréables. Il baissa les yeux et fit un malheureux pas chassé vers sa mère. Elle pérorait, avalanche de décibels, comme quoi il ne fallait pas s'approcher de son fils et qu'il ne fallait pas le lui enlever, etc.

Le soir, les parents et l'enfant étaient assis devant la télévision et le journal télévisé commença. Le reportage parlait des dernières actions des terroristes. Ils avaient tué des centaines de citoyens au nom de revendications qui étaient les conséquences de décisions administratives. Résultat : certains des brimés se vengeaient sur plus faibles qu'eux, les citoyens sans défense, hommes, femmes, enfants aucun n'ayant pris part de près ni de loin aux décisions aux funestes conséquences. Puis le sujet changea pour les manifestations. Cette fois-ci les

citoyens n'avaient pas recours au meurtre, ils cessaient temporairement de travailler, s'assemblaient et allaient faire une tonne de bruit dans la rue, hurlant, scandant, chantant leurs revendications, pendant que les agents de l'ordre, les professions similaires à celle de ceux qui avaient flanqué par terre les efforts que la psy et lui avaient fourni pour qu'il allât en famille d'accueil, rangés, matraques en l'air, boucliers dressés, lances à eau parées, étaient prêts à fondre sur eux au moindre signal de leur supérieur. Puis il y eut des débordements. Le reportage suivant présenta une « rencontre au sommet ». Des dirigeants tenaient un conciliabule pour décider de choses qui concernaient directement les citoyens, mais ces derniers n'avaient pas le droit de savoir ce qui s'y passait, encore moins d'y prendre part. Puis les citoyens allaient prendre de plein fouet les conséquences de ces décisions. L'enfant soupira. La journaliste avait suivi le schéma suivant : les pires atrocités, pour une entrée fracassante et attirer l'attention du public, avec le côté cinématographique dû à l'éloignement des scènes de meurtres ; puis des tensions concernant plus directement le spectateur, lui donnant l'impression d'être impliqué et récompensant ainsi son attention, puis la résolution des tensions par une rencontre des dirigeants. C'était une immense montagne de merde. C'était le système représentatif. La république n'était pas une démocratie. La république donnait le pouvoir à une minorité qui décidait au nom des autres, et récompensait les décisions par des salaires mirobolants et un train de vie royal. La différence de pouvoir entre les rois et empereurs, et les présidents était tenue lorsque ces derniers avaient la main-mise sur la force brute. C'était la force brute qui censurait l'enfant sous le toit en diagonale, et l'y maintenait sans espoir d'aller en famille d'accueil. Au final, à l'école ils parlaient de la Révolution Française, mais rien n'avait changé : toujours une

minorité dirigeait. L'enfant imagina une table ronde où les citoyens discuteraient de politique et prendraient les décisions les concernant. Et puis, à une telle table ronde, il eût parlé de ce qui se passait à la maison et il fût allé en maison d'accueil. Et puis, à une telle table ronde, les parents eussent étalé leur aigreur et il n'eût pas été leur exutoire. Chacun y irait de son intérêt personnel, et les gens s'accorderaient et construiraient, laissant tranquille les plus faibles, comme les enfants, comme lui. Et l'enfant imaginait les dimensions de cette table ronde nationales, non, internationales, mondiales. Car les pays n'étaient que les restes des royaumes et empires précédents, eux-mêmes issus des clans et tribus, directement tirés de l'époque durant laquelle l'homme n'était qu'un animal. Les pays étaient les petits-enfants de l'animalité de l'homme, il ne fallait pas compter sur eux pour appliquer les Droits de l'Homme, encore moins les Droits de l'Enfant. Dégoûté, l'enfant partit dans sa chambre, laissant les parents qui gueulaient sur le poste, réagissaient dans l'immédiateté. Ces deux stupides le censuraient et l'empêchaient de partager ses idées, qui étaient constructives. La supériorité de la minorité nécessitait l'utilisation de la violence. Avec la table ronde mondiale, la violence cesserait et le dialogue règnerait, la place serait laissée à chaque citoyen, chaque être humain. Ceux qui étaient politiciens, au lieu d'empêcher leurs citoyens de construire et de vivre, au lieu de les condamner à mort, deviendraient conseillers, un rôle plus humble ; les policiers, au lieu de servir les criminels, serviraient les citoyens. Et le monde serait moins malsain, irait de l'avant avec lui.